

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Antoine GAY

Abeilles et papillons

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1918, tome 17, p. 117-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Abeilles et papillons

Voici le moment où potaches anciens et nouveaux gagnent ou regagnent le quartier latin. Ils arrivent tout bardés de bonnes résolutions. Il est rare, en effet, que les cancre, même les plus endurcis, se disent ouvertement à eux-mêmes, au début d'une année scolaire : « Voici une année que je vais perdre consciencieusement ». Non. En quittant la maison on a juré à ses parents « que cette année on réciterait ses leçons sans souffler, qu'on ferait ses versions sans corrigés, et qu'on travaillerait même son grec. » Magnifiques résolutions bien faites pour réjouir le cœur des parents et des maîtres. Hélas ! autant en emporte le vent ! La première semaine, tout va bien ; la seconde, tout va moins bien ; la troisième, rien ne va plus. On est rentré dans l'ornière. « Allons ! conclut-on philosophiquement, je serai une fois de plus bon dernier. » Et en voilà pour une année. Quelques-uns ont des sursauts, de brusques reprises : à l'occasion de la retraite, d'une réprimande, d'une lettre reçue de la maison, ils se disent que vraiment ce train ne peut durer, qu'il s'agit de se ressaisir et cette fois-ci pour de bon. Résolutions sincères, mais combien éphémères ! Cela dure vingt-quatre heures, puis il n'y paraît plus. Ici comme dans la politique, plus ça change plus c'est la même chose.

Et cela s'explique. Quoi qu'en aient dit certains rêveurs, le grand public est peu accessible à la « volupté du travail ». Le travail, qui d'abord était un passe-temps, est devenu une punition, et toute punition nous est désagréable. Je ne sais si l'homme a jamais eu la volupté du travail. Depuis qu'il a entendu ces terribles paroles :

« Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » il en a sûrement horreur.

S'agiter, à la bonne heure, mais travailler, oh non ! S'agiter, c'est-à-dire aller, venir, courir dans toutes les directions, prendre son travail, le laisser, le reprendre, changer vingt fois d'occupation selon le vent qui passe et le caprice du moment, cela n'est pas fait pour déplaire à notre nature paresseuse. Cette agitation lui est même nécessaire. L'inactivité absolue nous est aussi pénible que le travail régulier. Taine compare la Parisienne à un pinson en cage, qui a cent-vingt velléités et exécute soixante actions par minute.

Tel est le pinson, telle est la Parisienne, tel est souvent l'étudiant. Anatole, par exemple. Anatole, c'est ce jeune étudiant que vous connaissez bien. Il a dix ou douze ans ; il peut en avoir dix-huit ou vingt. Appelez-le, si cela vous plaît, Pierre ou Paul, Jacques ou Jean ; moi, je l'appelle Anatole. Anatole donc, en moins d'un quart d'heure a ouvert et refermé sa grammaire latine, sa grammaire française, son histoire de la Suisse, sa géographie et son précis d'analyse logique. Puis, pendant cinq longues minutes, il s'est appliqué à traduire trois lignes du *De Viris* ; puis il a réfléchi quelques secondes sur un problème d'arithmétique qu'il a déclaré insoluble ; puis, il a imaginé une nouvelle manière — c'est la cinquante-troisième ! — de disposer ses livres et ses cahiers dans son casier ; puis il a feuilleté son album de timbres, il a dessiné dix minutes, il a écrit une carte à son ami Zéphyrin pour lui annoncer son élévation au grade de capitaine du foot-ball, et il se préparait à lire une page du *Voyage autour de la Lune* pour voir ce qu'il advint du capitaine Barbicane, quand la cloche a annoncé la fin de l'étude : « Allons ! se dit Anatole en se frottant les mains, voilà au moins une étude bien employée. » Pauvre Anatole ! Il s'imagine qu'il a travaillé : il a « papillonné ». Travailler, c'est bien autre chose.

Travailler, c'est faire un effort suivi, continu, obstiné pour atteindre le but qu'on s'est fixé d'avance ; c'est reprendre chaque jour la besogne qui chaque jour s'impose ; c'est attaquer virilement la difficulté ; travailler, c'est écouter sa raison et non pas son caprice, c'est faire vraiment œuvre d'homme.

Jeunes gens qui savez observer et qui écrivez des « pot-pourri scientifiques » à rendre jaloux Fabre l'entomologiste, vous avez remarqué que papillons et abeilles ont des méthodes de travail bien différentes. Le papillon se pose sur une fleur, puis sur une autre et sur une autre encore, sans s'arrêter sur aucune et, le soir, il rentre chez lui sans avoir rien récolté. L'abeille pénètre au fond du calice, elle s'y absorbe, elle s'y attarde et n'en ressort qu'après avoir épuisé le suc de la fleur. Aussi rentre-t-elle à la ruche chargée de butin. Imitiez cette infatigable butineuse et non pas le papillon insouciant et volage.

Je sais ce que disent les papillons quand on leur conseille d'imiter les abeilles. Ils disent que c'est impossible et se replongent dans leur paresse.

Mais, papillons, impossible n'est pas français ! Vous savez bien qu'« on peut toujours tout ce qu'on veut, surtout quand c'est impossible. » Puis, comment osez-vous appeler impossible ce que tant de vos condisciples accomplissent chaque jour sous vos yeux ? Regardez-les, ceux-là. Ce n'est pas un jour qu'ils travaillent, ni une semaine, ni un mois, mais dix mois entiers, sans broncher ! Chaque matin ils se remettent à l'ouvrage avec la même ardeur paisible que s'ils commençaient ce jour-là. Rien ne les arrête, rien ne les décourage. S'ils abordent un problème, ils le résoudreont ; s'ils étudient une leçon, ils ne ferment leur manuel que lorsqu'ils sont sûrs de la posséder parfaitement ; s'ils commencent un thème ou une version, ils se rendent compte du moindre détail, de la plus légère nuance.

Voilà ceux qu'il faut imiter. Et pour éviter le découragement ne soyez pas trop prévoyants. Vivez au jour le jour. A chaque jour suffit sa peine. Ne songez pas trop à l'interminable durée d'une année scolaire. Quarante-deux semaines d'effort ! je comprends que c'est effrayant. Songez plutôt que ces semaines se composent de journées de vingt-quatre heures, dont dix à peine sont consacrées au travail. Il n'est si fieffé paresseux qui ne puisse travailler dix heures. Dites-vous : « Aujourd'hui, je vais bien m'appliquer ! » Dites-en autant demain, et après-demain et tous les jours que Dieu fait, et vous serez étonnés vous-mêmes, en finissant, de voir combien c'est chose facile, en somme, de « tenir » !

Chanoine Antoine GAY.